

Des films

Gilles Fumey

28 mai 2006

Marie-Antoinette (Sofia Coppola)



Cannes qui s'enflamme pour le film *Babel*, d'Inarritu, a révélé un des lieux les plus français du monde, le château de Versailles, où se joue le drame d'une jeune fille autrichienne, quittant à quatorze ans son pays, pour matérialiser une alliance diplomatique entre deux pays. Et le lieu subliminal de la monarchie française est visité par la caméra de Sofia Coppola, jeune cinéaste américaine, qui poursuit là sa quête personnelle sur la féminité après avoir travaillé sur les jeunes filles suicidaires dans *Virgin suicides* ou délaissées par leur époux dans *Lost in Translation*.

Le deuxième sacre d'une reine

Ce troisième long métrage n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, un film d'histoire. De petits arrangements ont lieu avec la réalité, malgré le regard d'une Evelyne Lever assermentée par les historiens. Ce pourrait être une tragédie grecque, le drame banal d'une jeune fille (Kirsten Dunst) devenant une femme sans avoir les moyens d'y parvenir. C'est surtout, pour les Français, l'occasion de faire retour sur une reine, d'origine étrangère comme il y en eut beaucoup, et qui finit sur l'échafaud de la Terreur, calomniée et méprisée par les uns, encensée et martyre pour les autres. La France a mauvaise conscience d'avoir assassiné une famille royale dont on sait aujourd'hui qu'elle n'était pas à la hauteur de la tâche qui lui avait été confiée. Le film de Sofia Coppola participe aujourd'hui d'une certaine forme de sacre, encouragée par la biographie empathique d'Antonia Frazer. Ce que les Français ont refusé à Marie Antoine Joséphe Jeanne de Habsbourg, née dans le palais de la Hofburg à Vienne, deux Américaines, l'une biographe, l'autre cinéaste, le lui accordent en la sacrant mère de tous les " people ".

Rites de passage

Que peut bien vouloir dire à Sofia Coppola l'histoire de cette jeune fille autrichienne qui accepte, avec une certaine gourmandise, le destin de devenir reine dans un pays étranger, un pays dont elle ne connaît rien ? Sofia Coppola est une jeune Américaine qui vit dans

l'entourage de toutes les vedettes du cinéma américain ayant tourné avec son père, qui fut également styliste pour Lutz & Patmos et pour Milk Fred, photographe pour *Vogue*, dont le nom est devenu... une marque de chocolat ou de vin blanc (amateurs, achetez sur sofiamini.com). Comment rendre compte de ce que pouvait être l'Europe, comment on y circulait, quelles connaissances on en avait, notamment dans les hautes sphères du pouvoir monarchique ? On ne voit ici jamais la reine dans le cabinet de travail du roi et Sofia Coppola ne reprend pas l'image détestable de " Messaline royale " que les Français lui collèrent. Il percole tout juste quelques échos lointains du royaume ploquant sous le joug de l'impôt et de la misère. C'est juste l'histoire d'une femme emprisonnée dans un rêve de jeune fille - qu'elle réalise - et qui, pour une bonne part, va virer au cauchemar. La scène où l'archiduchesse doit franchir la frontière après s'être dépouillée jusqu'à la nudité de tout ce qui lui reste d' " autrichien " est construite comme un rite de passage. Le lieu symbolique d'une futaie aux allures de cathédrale, comme habillée pour la circonstance d'un dais bleu, marque son premier trait de caractère : de la dignité et de l'intelligence.

Versailles forteresse ?

Engoncée dans l'étiquette et le décor, la cour du Roi à Versailles se donne à voir chez la jeune Américaine comme une forteresse. Les façades italianisantes sont hautaines, écrasantes, impressionnant tout visiteur qui monte de la ville. Il faut être dans le palais, côté ouest, pour embrasser du regard la vallée du ru domestiqué par le Grand Canal repoussant la forêt sur les lointains versants. Aux staccatos des lignes droites qui impriment la marque de l'homme sur le monde, du plus petit carroyage d'une table de jeu jusqu'aux livrées mathématiques du jardin de Le Nôtre, du grand escalier - lointaine référence à d'autres marches célèbres à Odessa dans *Potemkine* - que la Reine gravira comme une anticipation de l'échafaud, tout raconte dans ce lieu hanté par le pouvoir, la gloire, la haine, ce qui sera l'ultime prison dorée de la monarchie française et de Marie-Antoinette.

La jeune fille embrasse son destin avec une gourmandise stupéfiante : elle se plie aux canons de l'étiquette sans trop rechigner, laissant sa mélancolie créer une distance suffisante entre les devoirs écrasants qu'on lui prête et le cœur qu'elle y mettra.

Trianon, l'édén retrouvé

Au mitan de sa vie de reine, Marie-Antoinette bascule dans un autre monde après sa première maternité. Cet écrin de pierre blonde conçu par l'architecte Gabriel qui fut offert à la reine en 1774 comme cadeau de mariage, avec son château, sa chapelle, son village factice, ses communs et ses " fabriques ", sa ferme et son théâtre, a permis à la jeune mère de retrouver l'air préromantique qu'elle avait connu en Autriche. Nettoyé de ses grands arbres du 19^e siècle par la tempête de 1999, le Petit Trianon a été remis au goût de l'époque, y compris le fragile théâtre - papier mâché bleu et or des cuivres - pour annoncer, en contrepoint, ce que l'Europe découvrira sur les ruines du Grand Siècle : la Nature annoncée naïvement dans le film par le texte de Rousseau lu par la reine, les animaux en liberté, les plantes sauvages délivrées de la cisaille des jardiniers. Dans cette nouvelle maquette du paradis qui ne manque pas de fasciner les Américains inventeurs des parcs " naturels ", Marie-Antoinette retrouve une petite marge de liberté et un bonheur que Sofia Coppola associe aux fleurs, à une rusticité biblique, à une simplicité de bon aloi.

Cet assemblage d'images en contrepoint marque une symbolique géographique forte, présente dans les discours contemporains sur la technique et la science, d'un côté, la nature et

l'écologie, de l'autre. Habillées par des lieux présentés comme emblématiques qui font fonction de mythes, les unes et les autres s'emmêlent ici dans le destin d'une reine dont Sofia Coppola, en bonne Etatsunienne, fait une star. Et c'est ainsi que la France peut imaginer d'aimer celle qui ne fut peut-être pas la " reine scélérate ".

Critique : Gilles Fumey

A lire :

- ▶ Le blog d'Antoine de Baecque : <http://cine.blogs.liberation.fr/>
- ▶ Antonia Fraser, *Marie-Antoinette*, Flammarion.
- ▶ Evelyne Lever, *C'était Marie-Antoinette*, Fayard.
- ▶ Id., *Les dernières noces de la monarchie*, Fayard.
- ▶ Chantal Thomas, *La reine scélérate*, Seuil.
- ▶ Jean Chalon, *Chère Marie-Antoinette*, Perrin.
- ▶ Gérald Messadié, *Rose écrasée*, L'Archipel.
- ▶ Anne-Sophie Silvestre, *Marie-Antoinette. Le jardin secret d'une princesse*, Flammarion.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net